

Charles Frankel

Secrets
et légendes
de la Terre

DUNOD

Direction artistique : Nicolas Wiel
Couverture : Julie Coinus
Illustrations (couverture et intérieur) : Jérôme Lereculey

© Dunod, 2021
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com
ISBN 978-2-10-081316-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

La Terre abonde en paysages mystérieux qui ont donné lieu à des légendes, des mythes et des croyances, que ce soient les volcans, les canyons, ou encore les dédales rocheux aux formes insolites. Certains ont pour origine l'imagination débridée de leurs occupants, d'autres reflètent leur sens de l'observation pour comprendre la genèse du lieu.

Ce livre rend hommage à ces légendes populaires et propose un «road trip» à leur découverte, à travers tous les continents, des mythes gréco-romains du bassin méditerranéen aux sites sacrés des Aborigènes d'Australie. C'est d'abord un récit de voyages, au cours duquel j'offre mes propres impressions, lorsque je connais les sites, et où je laisse la parole aux grands auteurs qui s'y sont rendus, tels Alexandre Dumas, Jules Verne, Guy de Maupassant, Jack London ou le major John Powell.

Ce livre n'est ni un catalogue, ni un traité d'ethnologie, mais une découverte initiatique et ludique des paysages les plus mythiques. Je m'en suis donc tenu à une

cinquantaine de légendes, afin de rendre hommage à leur histoire, leurs personnages, et surtout à leur décor.

Les chapitres peuvent être lus dans n'importe quel ordre, puisque chacun traite d'un continent ou d'une région particulière : Sicile, Grèce, îles Hawaï, Islande, Amériques, France et Europe, Asie, Afrique et Australie. Dans chaque chapitre, une demi-douzaine des plus belles légendes sont abordées : de l'Etna à Vulcano, sur les traces d'Héphaïstos, le dieu grec des volcans ; à travers l'Islande, guidés par ses trolls et ses elfes. Nous parcourons la France et l'Europe sur les pas de Gargantua ; ou encore l'Asie, des fleuves de la Chine aux volcans d'Indonésie et du Japon. Enfin, pour les passionnés, le dernier chapitre se focalise sur l'île grecque de Santorin, dans les Cyclades : un volcan qui renvoie à la fois au mythe de l'Atlantide et à l'Exode de l'Ancien Testament – un long chapitre, car il décrit un mystère archéologique aux multiples rebondissements.

Mon propre parcours et point de vue sont ceux d'un géologue. Lorsque j'étais étudiant aux États-Unis, à la fin des années 1970, j'ai découvert l'ouvrage de Dorothy Vitaliano *Legends of the Earth*, qui m'a ouvert les yeux sur ce domaine tout nouveau de la « géomythologie ». Ce livre fondateur m'a grandement inspiré, et j'ai toujours voulu revenir un jour à ce thème fascinant en livrant mon propre récit. C'est enfin chose faite. J'ai cherché à remonter aux racines de chaque légende, trouver les interlocuteurs les plus fiables et filtrer les fausses légendes, inventées pour le tourisme. Les notes de fin de livre renvoient à mes principales sources.

Illustrer ce texte fut aussi un beau projet. Le récit devait se suffire à lui-même et laisser au lecteur le plaisir de construire ses propres images. Mais pour rendre justice

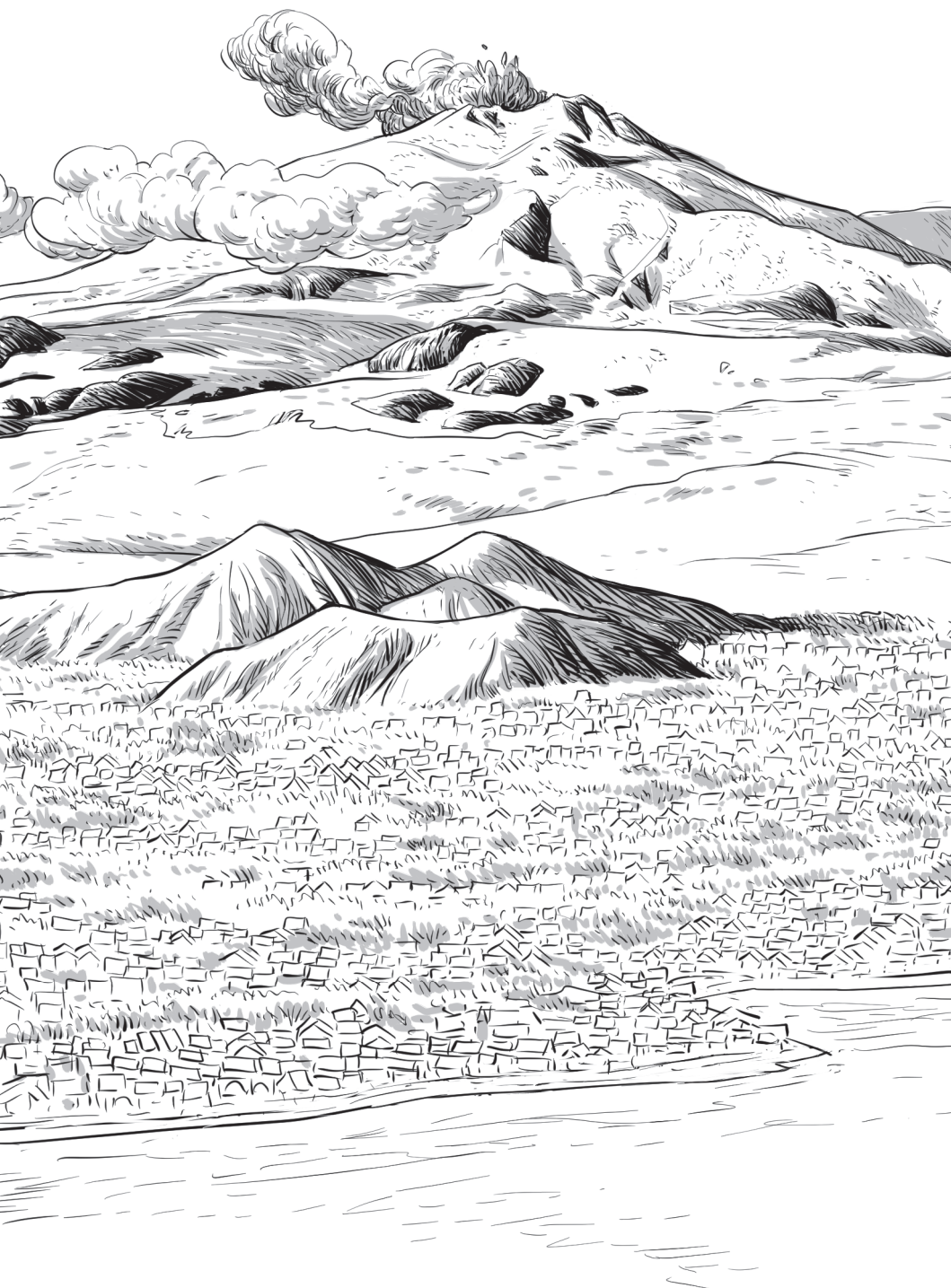
PROLOGUE

à la beauté des lieux, nous avons pris soin de compiler quelques photographies en couleurs. Et pour donner vie aux légendes, quelle meilleure façon que d'inclure également des illustrations de Jérôme Lereculey, auteur breton de bandes dessinées, dont les albums mettent en scène personnages et décors fantastiques, que ce soit *Arthur, une épopée celtique*, ou encore *Les Cinq Terres* et leur univers médiéval. Un grand merci à Jérôme de nous faire partager son univers.

Enfin, s'il vous vient l'envie de vous rendre dans ces lieux mythiques, un petit guide en fin d'ouvrage vous donne quelques conseils de lectures pour préparer votre voyage.

Un grand merci aux éditions Dunod, et notamment à Anne Pompon, pour avoir adhéré au projet avec enthousiasme et prodigué leurs conseils, ainsi qu'à Sarah Forveille pour les corrections. C'est toujours un grand plaisir de travailler avec leur équipe.

Bon voyage au pays des merveilles, mystérieuses et légendaires, de notre belle planète.





Chapitre 1

Volcans siciliens, dieux et cyclopes

Lorsque l'on songe aux paysages mythiques de la Terre, le bassin méditerranéen, ses îles et ses rivages viennent naturellement à l'esprit, ancrés dans notre culture occidentale. Les mythologies grecque et latine regorgent de péripéties, défis héroïques et amours passionnés, où s'affrontent dieux et déesses, monstres et géants, mais aussi simples mortels. Elles mettent en scène des paysages fantastiques qui ont impressionné les civilisations antiques, à commencer par les volcans.

Le monde méditerranéen en est abondamment pourvu. Outre Santorin dans les Cyclades, nombre d'îles de la mer Égée regorgent de fumerolles, sources chaudes et coulées de lave récentes, quand elles n'ont pas directement fait éruption dans les temps historiques, que ce soient Nissiros et Lemnos du côté de la Turquie, Milos à l'ouest de Santorin, ou encore Méthana qui touche la côte du Péloponnèse.

Encore plus spectaculaires, du côté de la Sicile, se dressent les grands volcans au profil plus pentu, qui grondent et crachent des scories incandescentes au-dessus de leurs cratères, à l'image de Vulcano (voir cahier couleur, planche III) et du Stromboli dans les îles Éoliennes, et de l'Etna qui domine la côte orientale de la Sicile (voir cahier couleur, planche II).

Nul doute que l'Etna a marqué les esprits dès la plus haute Antiquité, et d'une façon bien différente des éruptions du Santorin ou du Vésuve. Contrairement aux ponces grises et pâteuses de ces derniers, à peine rougeoyantes la nuit, le magma particulièrement chaud et fluide de l'Etna jaillit en fontaines incandescentes et en gerbes de scories écarlates. Le magma retombé des fontaines, ou s'échappant directement des fissures à même le sol, forme des coulées de lave qui dévalent les pentes, telles des rivières de feu, et s'encroûtent d'une carapace qui reste brillante même en plein jour, aux reflets d'or et de mercure.

Pas étonnant, au vu d'un tel spectacle, que les Siciliens aient fait le rapprochement entre les manifestations visuelles et sonores de l'Etna et l'univers de la métallurgie, et que le dieu grec du feu et de la forge, Héphaïstos, se soit vu attribuer comme résidence principale les souterrains du volcan, secondé dans ses ateliers par de rudes géants : les cyclopes.

L'ascension de l'Etna

L'Etna est sans conteste l'un des plus beaux volcans de la planète : son bouclier de laves s'étale sur plus de 1 000 kilomètres carrés, et son profil bosselé s'élève jusqu'à 3 300 mètres d'altitude, recouvert d'un capuchon de neige une bonne moitié de l'année. La fertilité de ses terres en a fait le verger de la Sicile, que ce soit en vignes et en vin depuis l'Antiquité, puis en abricots et pistaches au Moyen Âge, introduits par les marchands arabes, et enfin en oranges et citrons – les oranges sanguines rappelant par leur jus rubicond l'ardeur du magma.

Contempler l'Etna pour la première fois ne laisse jamais indifférent. Je me souviens de ma première impression, lorsque, jeune étudiant en volcanologie, j'ai débarqué sur le tarmac de l'aéroport de Catane, un beau jour de printemps. L'odeur du kérosène s'effaçait derrière l'arôme puissant des fleurs d'oranger, et l'Etna se dressait, magnifique, derrière la ville, surmonté d'un panache de cendres brunes. Là-haut régnait le mystère, le sommet du volcan changeant sans cesse au gré des éruptions, et lors de cette première visite, j'avais grimpé, inconscient, jusque dans le panache éruptif, à n'y plus voir goutte. J'entendais des crépitements sourds et imaginais qu'à tout moment, le voile se lèverait dans un grand coup de vent, m'offrant le spectacle d'un vaste sommet aplati, percé de-ci, de-là, par

des cheminées décorées de soufre, crachant leurs filets de vapeur et de cendres.

Grimpant à l'aveuglette, mètre par mètre, j'ignorais que je me rapprochais au contraire du rebord d'un gouffre tombant à pic sur près de 300 mètres – la hauteur de la tour Eiffel. Ce jour-là, je fus sauvé par un toussotement du volcan plus fort que les autres, qui m'envoya une bouffée de cendres chaudes en plein visage, me fit sauter en arrière et dévaler le cône à toutes jambes, le visage noir comme celui d'un ramoneur.

Lors de ma seconde ascension, quelques années plus tard et en voyant cette fois plus loin que le bout de mon nez, je découvris la véritable nature du sommet – ce gouffre central qu'on appelle la *Voragine* – et compris avec effroi à quel point j'avais été imprudent la première fois.

De grands auteurs ont décrit cet envoûtement que procure le sommet de l'Etna. Alexandre Dumas, tout d'abord, en fit l'ascension en 1835, à l'âge de 33 ans, bien avant de se lancer dans l'écriture des *Trois Mousquetaires* et autres romans-feuilletons qui allaient faire sa fortune :

« Si je ne pouvais voir le terrain sur lequel nous avançons, je distinguais à notre droite des escarpements gigantesques et des pics immenses, qui se dressaient comme des géants, et dont les silhouettes noires se dessinaient sur l'azur foncé du ciel. Plus nous avançons, plus ces apparitions prenaient des aspects étranges et fantastiques ; on comprenait bien que la nature n'avait point fait ces montagnes ainsi, et que c'était une longue lutte qui les avait dépouillées. Nous étions sur le champ de bataille des titans. [...]

De temps en temps des bruits étranges, inconnus, qui ne ressemblaient à aucun des bruits que l'on entend

habituellement, s'éveillaient dans les entrailles de la terre, qui semblait alors gémir et se plaindre comme un être animé. Ces bruits avaient quelque chose d'inattendu, de lugubre et de solennel, qui faisait frissonner. Souvent, à ces bruits, nos mulets s'arrêtaient tout court, approchaient leurs naseaux ouverts et fumants du sol, puis relevaient la tête en hennissant tristement, comme s'ils voulaient faire entendre qu'ils comprenaient cette grande voix de la solitude, mais que ce n'était point de leur propre mouvement qu'ils venaient troubler ses mystères.»¹

Quant au choc visuel, sur le rebord du gouffre, c'est encore Guy de Maupassant qui en donne la meilleure description, lorsque cinquante ans plus tard, en 1885 et à l'âge de 35 ans, il fit à son tour l'ascension du cône terminal de l'Etna :

« Nous commençons à gravir ce mur effrayant de cendre durcie qui cède sous le pied, où l'on ne peut s'accrocher, se retenir à rien, où l'on redescend un pas sur trois. On va soufflant, haletant, enfonçant dans le sol mou le bâton ferré, s'arrêtant à tout moment.

On doit alors piquer entre ses jambes ce bâton, pour ne point glisser et redescendre, car la pente est si raide qu'on n'y peut même tenir assis.

Il faut une heure environ pour gravir ces trois cents [derniers] mètres. Depuis quelque temps, déjà, des vapeurs de soufre nous prennent à la gorge. Nous avons aperçu, tantôt sur la droite, tantôt sur la gauche, de grands jets de fumée sortant par des fissures du sol; nous avons posé nos mains sur de grosses pierres brûlantes. Enfin nous atteignons une étroite plateforme. Devant nous, une nuée épaisse s'élève lentement, comme un rideau blanc qui monte, qui sort de terre. Nous avançons

encore quelques pas, le nez et la bouche enveloppés, pour n'être point suffoqués par le soufre et soudain, devant nos pieds, s'ouvre un prodigieux, un effroyable abîme qui mesure environ cinq kilomètres de circonférence. On distingue à peine, à travers les vapeurs suffocantes, l'autre bord de ce trou monstrueux, large de 1 500 mètres, et dont la muraille toute droite s'enfonce vers le mystérieux et terrible pays de feu.

La bête est calme. Elle dort au fond, tout au fond. Seule la lourde fumée s'échappe de la prodigieuse cheminée... »²

Empédocle, philosophe du feu

Qui sait combien d'explorateurs ont pareillement escaladé l'Etna, autant pour scruter l'abîme du cratère que pour embrasser du regard Sicile et Méditerranée? En l'an 128 après notre ère, l'empereur Hadrien en a fait lui-même l'ascension dans le but, selon les chroniqueurs romains, « de voir le lever du soleil, car on dit que de là-haut, la lumière du soleil levant a les couleurs de l'arc-en-ciel ». ³

D'autres écrits plus ou moins fiables datant du Moyen Âge prétendent qu'un abri aurait été construit pour l'empereur à cette occasion, sur le plateau sommital du volcan, qui prendra le nom de *Torre del Filosofo* : la tour du philosophe. D'abord construite en brique, puis consolidée en béton au cours du xx^e siècle, la petite casemate a servi d'abri à tous les contemplateurs et volcanologues qui se sont succédé au sommet de l'Etna, jusqu'à finalement disparaître sous les coulées de lave et les couches de cendres au cours des années 2000.

Ce nom de *Torre del Filosofo* renvoie à une période bien antérieure à sa construction présumée et au séjour de

l'empereur Hadrien, puisqu'il rend hommage au premier observateur illustre de l'Etna consigné dans l'histoire : le philosophe Empédocle.

Né à Agrigente en Sicile, vers l'an 490 avant notre ère, Empédocle est l'un des premiers penseurs de l'Antiquité, prenant place chronologiquement entre Pythagore et Socrate. Sa philosophie du monde est basée sur la confrontation permanente entre l'amour et la discorde, qui réunit et sépare tour à tour les quatre éléments dont toute matière est faite : la terre, l'eau, l'air et le feu.

Empédocle est aussi une « star » qui soigne son image : les cheveux longs, le visage toujours grave, il porte une tunique pourpre, une ceinture d'or et des sandales de bronze, et paraît souvent accompagné d'une troupe de fidèles. Sa mort, vers l'âge de 60 ans, est tout aussi auréolée de mystère. On raconte en effet qu'à force de s'interroger sur les quatre éléments, hypnotisé par l'alliance volcanique entre l'air et le feu, il a fini par se jeter dans le cratère de l'Etna. Empédocle s'est-il vraiment suicidé ? Ou bien a-t-il mis en scène sa disparition pour créer sa légende et se faire une place au panthéon des dieux ?

En tout cas, les mauvaises langues ne l'ont pas épargné, faisant circuler la rumeur que l'Etna aurait recraché ses sandales de bronze sur le rebord du cratère...

Héphaïstos, dieu des volcans

Bronze et magma : l'Etna symbolise au mieux cette fusion entre volcanisme et métallurgie. Il était déjà le siège, bien avant Empédocle, du dieu grec Héphaïstos, maître de la forge et du feu.

Héphaïstos a connu nombre d'aventures, avant de s'établir dans l'Etna. Fils de la déesse Héra – épouse de Zeus, mais qui l'aurait enfanté toute seule –, sa laideur aurait tant choqué sa propre mère qu'elle l'aurait précipité du haut de l'Olympe dans la Méditerranée⁴, où il aurait été recueilli et élevé par deux nymphes sur l'île de Lemnos, au nord de la mer Égée.

C'est là que le pauvre Héphaïstos fait ses premières armes, au sens propre comme au sens figuré, puisqu'il y apprend le métier de forgeron. Dans un élan de vengeance, il envoie dans l'Olympe un trône piégé à sa mère Héra : à peine s'y assoit-elle que des bras mécaniques se referment sur elle, l'emprisonnant étroitement, et les dieux de l'Olympe devront user de toute leur diplomatie – et notamment à l'aide de pots-de-vin enivrants administrés par Dionysos lui-même – pour que le forgeron banni daigne monter au ciel pour la délivrer.

Non seulement Héphaïstos est laid et mal aimé, mais il est aussi boiteux, et même «boiteux des deux pieds» – défaut de naissance ou conséquence de sa chute dans la mer lorsqu'il fut expulsé de l'Olympe, nul ne le précise. En tout cas, Homère n'en dresse pas un portrait flatteur dans l'*Iliade* : «le corps monstrueux du dieu se redressa de l'enclume, et il boitait, chancelant, sur ses jambes grêles»⁵. Les autres dieux de l'Olympe ne se privent pas d'ailleurs de le railler, par exemple lorsqu'il leur sert maladroitement du vin en claudiquant.

Mais Héphaïstos force aussi l'admiration par la qualité des pièces métalliques qu'il produit, dont le bouclier d'Achille, la cuirasse d'Héraclès, ou encore les flèches d'or d'Éros et de la belle Artémis. Homère flirte même avec la science-fiction en faisant d'Héphaïstos le constructeur d'impressionnants

automates. Pour servir les autres dieux, l'habile artisan crée des tables sur trépieds, munies de roues en or, qui font la navette entre sa forge et l'Olympe, ainsi que de grands portails automatiques. Mais la réalisation qui impressionne le plus est sans nul doute ses robots humanoïdes : deux servantes en or, capables de parler et même de penser, qui soutiennent le dieu boiteux dans ses déplacements. Quant aux soufflets de sa forge, inutile de préciser qu'ils s'activent automatiquement : «retournant à ses soufflets, il les approcha du feu et leur ordonna de travailler. Et ils répandirent leur souffle dans vingt fourneaux, tantôt violemment, tantôt plus lentement, selon la volonté d'Héphaïstos, pour l'accomplissement de son œuvre.»⁶

Rétabli à sa juste place dans l'Olympe, Héphaïstos n'en demeure pas moins très attaché à ses terres d'adoption dans le monde des mortels, où il a établi ses forges, et donc, on l'a dit, au cœur des volcans.

Outre Lemnos – l'île volcanique assoupie où il échoua jadis –, Héphaïstos et sa légende sont associés à l'Etna, mais aussi à Vulcano dans les îles Éoliennes, au nord de la Sicile.

Forges divines à Vulcano

Vulcano est un nom latin. En conquérant le monde hellénique, les Romains ont absorbé les divinités grecques pour consolider leurs propres dieux. C'est ainsi qu'ils ont repris la figure et les qualités d'Héphaïstos pour les fusionner avec leurs génies du feu et créer le dieu romain *Vulcanus* – Vulcain en français. Dans la foulée, ils nommèrent Vulcano la première des îles Éoliennes, qui déploie une forte activité éruptive et qui était l'un des principaux sites grecs consacrés à Héphaïstos.

Avant d'être renommée Vulcano, l'île avait en effet pour nom grec *Hierá Hephaisti* : « [l'île] sacrée d'Héphaïstos ». Dans son encyclopédie sur le monde romain, Pline l'Ancien précise « qu'elle a une colline qui vomit des flammes durant la nuit »⁷.

Le grand poète Virgile, un siècle avant Pline, a décrit ce paysage de légende, et l'équipe de choc qui assiste Héphaïstos dans son travail souterrain :

« [C'est] une île aux sommets fumants : sous ces roches s'étendent des cavernes, et tonnent, minés par les fournaises des cyclopes, des antres pareils à ceux de l'Etna. De là les pesants marteaux, tombant sur les enclumes, renvoient de lointains gémissements ; dans ces cavernes, l'acier étincelle en sifflant ; la flamme halète dans ses fournaises rugissantes. C'est la demeure de Vulcain, et l'île s'appelle la terre de Vulcain : c'est là que le dieu du feu descendit du haut de l'Olympe. »⁸

Vulcano mérite à merveille ce statut de paysage mythique. À une heure de bateau de la côte sicilienne, l'île sacrée d'Héphaïstos dresse à son extrémité nord un cône tronqué d'1,5 kilomètre de large et de 500 mètres de hauteur, strié de ravines par les orages et ceint à la base d'une couronne de genêts et de fleurs sauvages. En haut du cône, s'échappent de paresseuses fumerolles qui répandent une odeur de soufre en contrebas.

C'est un tel spectacle que l'on découvre aujourd'hui, comme il y a trois mille ans au temps d'Ulysse, en accostant dans le petit port au pied du volcan.

Sa forme esthétique, ses proportions « à taille humaine » et son accès facile ont certainement contribué à y établir un culte. L'Etna impressionne, avec sa taille immense, son altitude élevée et un sommet enneigé six mois de l'année

qui représentent un obstacle pour la plupart des curieux : à l'époque classique, sans chaussée carrossable et sans funiculaire, il fallait au moins deux jours pour en faire l'ascension. Vulcano, par contraste, est saisissant de proximité pour tout marin qui le contourne ou l'accoste, et il suffit d'une ou deux heures seulement pour gravir sa pente, ce qui n'enlève rien à l'émerveillement qui attend le randonneur au sommet.

Guy de Maupassant a là aussi su nous faire partager son émotion :

« J'atteins enfin, sur le faite, une large plate-forme autour du grand cratère. Le sol tremble, et, devant moi, par un trou gros comme la tête d'un homme, s'échappe avec violence un immense jet de flamme et de vapeur, tandis qu'on voit s'épandre des lèvres de ce trou le soufre liquide, doré par le feu. Il forme, autour de cette source fantastique, un lac jaune bien vite durci.

Plus loin, d'autres crevasses crachent aussi des vapeurs blanches qui montent lourdement dans l'air bleu.

J'avance avec crainte sur la cendre chaude et la lave jusqu'au bord du grand cratère. Rien de plus surprenant ne peut frapper l'œil humain.

Au fond de cette cuve immense, appelée *la Fossa*, large de cinq cents mètres et profonde de deux cents mètres environ, une dizaine de fissures géantes et de vastes trous ronds vomissent du feu, de la fumée et du soufre, avec un bruit formidable de chaudières. On descend, le long des parois de cet abîme, et on se promène jusqu'au bord des bouches furieuses du volcan. Tout est jaune autour de moi, sous mes pieds et sur moi, d'un jaune aveuglant, d'un jaune affolant. Tout est jaune : le sol, les hautes murailles et le ciel lui-même. Le soleil jaune verse dans ce gouffre mugissant sa lumière ardente, que la chaleur de

cette cuve de soufre rend douloureuse comme une brûlure. Et l'on voit bouillir le liquide jaune qui coule, on voit fleurir d'étranges cristaux, mousser des acides éclatants et bizarres au bord des lèvres rouges des foyers.»⁹

Maupassant visita Vulcano en 1885, alors que se préparait une violente éruption qui débuta au mois d'août 1888 et dura deux ans. Depuis, le volcan est retombé dans une torpeur pleine de tension. Lorsque l'on sait qu'il a coutume d'enchaîner deux à trois éruptions par siècle, ses 150 ans d'inactivité devraient bientôt déboucher sur un nouveau paroxysme.

Je me souviens de chaque ascension que j'ai faite du Vulcano – une bonne dizaine de fois – car on ne s'en lasse jamais. L'une des plus mémorables fut celle avec l'équipe d'Haroun Tazieff, lorsque j'ai servi de «sherpa» aux chercheurs pour porter leur matériel d'analyse sur le bord du cratère. À cette occasion, François Le Guern mettait au point un spectromètre de masse portable pour analyser le gaz des fumerolles.

En débouchant sur la crête, on a une vue plongeante dans le cratère qui n'a guère bougé depuis sa dernière éruption achevée en 1890, le fond recouvert d'argile et de gravats. Les fumerolles sont accessibles sans que l'on ait besoin de descendre au fond, la plupart s'échappant de fissures à même la crête, chaque évent, pas plus grand qu'une tanière de renard, crachant des vapeurs brûlantes et déposant sur son pourtour des aiguilles de soufre, dentelées comme des flocons de neige, virant du jaune à l'orangé selon la température, avec parfois même des cristaux vermillon de réalgar, un sulfure d'arsenic.

On comprend pourquoi le dieu de la forge est associé à un tel cratère, dont les cristaux colorés évoquent l'alchimie de la

forge, avec ce soufre que l'on sépare du minerai de cuivre, et cet arsenic qu'on lui ajoute pour obtenir du bronze – avant que l'étain ne prenne la place du dangereux métalloïde.

Quant aux éruptions du Vulcano, elles sont souvent sonores et explosives, lorsque le magma pâteux se gonfle de vapeur d'eau, éclate et projette sur le rebord du cratère des blocs de lave gros comme des voitures. Outre leur association aux travaux de la forge, on peut comprendre comment des éruptions de cette nature pouvaient, dans l'Antiquité, être attribuées à la colère des dieux.

Du haut du Vulcano, on découvre l'île voisine de Lipari, dont se détachent deux pitons de lave au bas de la falaise, à une encablure du rivage. Ces récifs, ou *faraglione* comme les Siciliens les appellent, sont bien sûr décrits comme ayant été projetés là par des êtres surnaturels. Or, ils sont attribués non pas à la colère du dieu Héphaïstos, mais à celle de géants redoutables qui hantent également les lieux : les cyclopes.

Prisonnier sous l'Etna

Héphaïstos doit en effet partager ses domaines souterrains, tant du Vulcano que de l'Etna, avec d'autres créatures mythiques. Certains l'y ont même précédé : c'est le cas des cyclopes et des géants.

Dans la mythologie grecque, les géants sont les descendants de la déesse-mère Gaïa. Exhortés par celle-ci, ils livrent bataille à Zeus et aux autres dieux de l'Olympe, brandissant des torches et catapultant de lourds rochers, mais ils sont vaincus, chacun de façon différente – à coups de massue, transpercés de flèches, ou encore foudroyés par Zeus. Héphaïstos est également de la partie, brûlant

le géant Clytios avec l'un de ses fers chauffés à blanc, et déversant une montagne de métal en fusion sur Mimas, monument funéraire qui deviendra le Vésuve.

Zeus fera mieux encore en projetant toute l'île de la Sicile sur le géant Encelade, masse de roche qui parvient à l'ensevelir, sinon à le tuer. Ce n'est en effet pas facile d'occire un géant, et Encelade n'a pas fini de secouer la Sicile pour s'extirper de son tombeau : aujourd'hui encore, les Grecs appellent les tremblements de terre « des frappes d'Encelade ». Quant à la respiration haletante du géant enfoui, elle fuse hors du cratère sommital de l'Etna.

C'est donc un locataire plutôt turbulent dont Héphaïstos doit s'accommoder, lorsqu'il travaille dans les forges du volcan. On imagine qu'Encelade est relégué au deuxième sous-sol, car Héphaïstos a besoin de beaucoup de place pour satisfaire toutes les commandes de l'Olympe, d'autant qu'il est aidé dans son travail par des assistants fort doués mais particulièrement encombrants : les cyclopes.

Plusieurs générations de cyclopes se succèdent dans la mythologie grecque. Tous ont en commun une dégaine de géant, une force herculéenne et un gros œil unique au milieu du front. Avant même qu'Héphaïstos monte sa propre entreprise de métallurgie, les trois premiers cyclopes l'ont précédé en forgeant les foudres de Zeus, le casque d'Hadès et le trident de Poséidon. Ce sont ensuite des cyclopes de seconde génération qu'Héphaïstos engage dans sa forge. Là aussi, le halètement de leurs soufflets et le martèlement de leurs enclumes sont tenus responsables des bouffées de gaz et des grondements de l'Etna, qui font concurrence à ceux d'Encelade.

Peut-être est-ce la vision d'un œil de lave rougeoyant au fond du cratère de l'Etna qui a lancé le mythe des cyclopes ?